

AUQUE Hubert

IMAGE PATERNELLE DE DIEU

Je voudrais avant d'aborder mon sujet préciser un aspect méthodologique qui accompagne mon travail.

J'entends me situer dans la position d'un analyste qui, par exemple, militant à gauche aurait sur son divan un militant d'extrême droite ; ce n'est pas l'opinion de son analysant qui occupe son écoute mais ce qui se repère dans son histoire comme départ de son engagement, selon l'excellente image de Serge Leclair qui compare l'écoute analytique à celle d'un médecin qui n'écoute pas le 33,33 de son patient mais le bruit produit dans la cage thoracique lors de l'émission de ce 33, 33.

Je dois donc assumer en tant que chercheur en psychologie des religions une laïcité hors de mon éventuel investissement dans le religieux ou/et dans ma propre relation à Dieu. Cela dit je ne crois pas en l'objectivité mais plutôt en une subjectivité contrôlée par l'auto analyse. Cette position pour répondre à un intervenant de l'Association Internationale d'Etudes Médico-Psychologiques et Religieuses qui soutenait que nous travaillons avec comme toile de fond le christianisme. Je considère qu'il n'y a aucune toile de fond quand on est en position d'écouter. Mais c'est la confrontation à cette difficulté que je préconise et qu'en tout cas j'essaie d'appliquer à moi-même.

Venons en donc à ma recherche qui a eu pour point de départ l'association que j'ai pu faire entre la remise en question accentuée depuis une quarantaine d'années du rôle traditionnel du père et le decrescendo du religieux chrétien, rares étant désormais ceux qui viennent le dimanche dire « notre Père qui es aux cieux... »

Comme pour toute interprétation celle psycho-anthropologique que je tente mérite d'être tissée à une, voire à plusieurs autres, pour expliquer entièrement la chute de la pratique dans les différentes Eglises chrétiennes. Je n'oublie pas, bien sûr l'aspect sociologique et politique qu'il convient également de considérer.

Dieu homme, Dieu père dans la Bible

Evoquer Dieu comme Père nécessite qu'on s'interroge sur la mise à l'écart des femmes dans le Premier Testament. Alors que dans le Deuxième

Testament Jésus a voulu modifier la place que la société religieuse où il vivait donnait à la femme.

Thomas Römer, professeur d'Ancien Testament à l'Université de Lausanne, vient de publier dans E.T.R. (Etudes Théologiques et Religieuses) 78, 2003/2 un texte très enseignant intitulé : « L'éviction du féminin dans la constitution du monothéisme ». L'auteur souligne que « l'image presque exclusivement masculine que les religions monothéistes véhiculent de Dieu est étroitement liée à la construction du monothéisme aux alentours du VI siècle av. J.C. à l'époque où la religion judéenne traditionnelle, antérieure à l'exil babylonien, se transforme en judaïsme (...) En ce sens, ce n'est pas un hasard si le judaïsme interdira plus tard de prononcer ce nom, et ce dès le IV siècle, lorsque le monothéisme se sera définitivement imposé. Ce n'est certainement pas non plus un hasard si la première substitution au nom de YHWH fut « Adonāï », c'est-à-dire le Seigneur, titre masculin par excellence. (...) En tant que Dieu national, YHWH est, du point de vue de l'histoire des religions, un Dieu mâle. Römer présente dans son article la fonction de certaines déesses aux côtés de YHWH ; notons qu'il s'agit de déesse (Ashéra , Anat) du type de la dea lactans (la déesse qui allaite) qui tient un rôle de parèdre. Cette déesse va progressivement disparaître de la religion israélite au moment où celle-ci se transforme en monothéisme. Concernant le christianisme, Thomas Römer pose l'interrogation suivante : « Peut-on dire que Marie joue le rôle des déesses évincées ? Toujours est-il qu'elle portait au Moyen-Age le titre de Regina Coeli, la Reine du ciel, exactement comme la déesse évoquée en Jr44 (Istar ?). Et aujourd'hui encore, Marie porte le titre de mère de Dieu et des hommes, sous lequel elle est constamment évoquée. »

La mise en place du monothéisme a donc profité à l'homme mais rien pour autant ne permet de dire que l'analogie Dieu /père était présente. C'est le christianisme qui s'adressant aussi aux romains a mis l'accent sur le pater familias. L'image de Dieu-homme s'est précisée en Dieu-père. Interroger l'analogie Dieu/père implique qu'on n'écarte pas l'interrogation première que contient la masculinité de Dieu.

Dieu seigneur, Dieu souverain (le Deutéronome est considérablement marqué par la terminologie et aussi par l'idéologie des traités assyriens qui exhortent à l'obéissance absolue et exclusive vis-à-vis du grand Dieu assyrien), Dieu-homme donc. Pourtant l'interdit de l'image place hors du masculin et du féminin ce Dieu non représenté. N'y-a-t-il donc pas chez Moïse le souci de ne pas limiter Dieu au masculin ?

Sölle, Parmentier, Ricoeur

Contemporainement, en voulant dégager Dieu de cette image masculine et paternelle certaines théologiennes féministes sont tombées dans le travers qui ramène à la même erreur : éliminer l'analogie Dieu/père par l'analogie Dieu/mère ou Dieu/père/mère comme l'a fait Dorothee Sölle, continue distinctement certes -et je ne puis ici m'attarder sur cette différence- à associer image de Dieu et système familial.

La question que je pose maintenant, question délicate, impertinente sans doute selon des croyances immuables, mais essentielle pour dégager la quête du croyant, de la croyante, des scories qui en étiole la portée, cette question cherche, en partie sur le terrain du narcissisme, à comprendre pourquoi à ce jour hommes et femmes, croyants et croyantes, ne parviennent que peu à appréhender Dieu et à exprimer leur approche sans avoir recours à une image familiale. (1)

Qu'ils /elles soient théologien-nes ou philosophes, on trouve chez plusieurs auteurs la crainte de devoir en découdre avec cette image. Je signalerai céans la position de deux protestants ; la théologienne strasbourgeoise Elisabeth Parmentier et le philosophe Paul Ricoeur. Elisabeth Parmentier dans son livre « Les filles prodiges » écrit : « L'image du père véhicule, au sein même du message biblique, un rejet du père-idole, une épuration incitant à une nouvelle relation père-enfants basés sur la bonté et la reconnaissance mutuelle. Dans cet esprit, l'on peut conclure que priver les croyants du concept du Père poserait un problème grave. (...) Un Dieu absolu et impersonnel condamnerait l'humain à rechercher son sens dans les relations avec les créatures, alors que la création selon l'Imago Dei fait naître le désir d'une autre relation » C'est clair, l'auteur n'entend pas interroger le concept Dieu-père, au contraire elle le conforte invoquant le pire si l'on venait à se priver (c'est le verbe employé) de cette image du père. Paul Ricoeur au contraire dans le dernier chapitre du « conflit des interprétations » interroge le concept mais c'est pour finalement le rétablir : « Il fallait en effet faire tout ce parcours ; il fallait aller jusqu'à ce qu'on peut appeler le degré zéro de la figure –de la figure générale et de la figure paternelle en particulier – pour pouvoir désigner Dieu comme père. » Ce parcours concerne le rapport nom-idole. La citation est un peu longue mais importante : « Le nom, c'est le nom propre. Le père, c'est une épithète. Le nom, c'est une connotation. Le père c'est une description. Il est essentiel pour la foi d'Israël que la révélation de Yahvé s'élève à ce niveau terrible où le nom est une connotation sans dénotation, même pas celle de père. Relisons le récit du buisson ardent : Ex3 13à15 : « S'il demande quel est son nom que leur répondrai-je ? Dieu dit alors à Moïse : Je suis celui qui suis , éhyéh hasher éhyéh et dans la suite du texte le je suis devient le sujet :

« Tu leur dire je suis m'a envoyé vers vous » Cette révélation du nom est capitale pour notre réflexion. Car la révélation du nom, c'est la dissolution de tous les anthropomorphismes, de toutes les figurations, y compris celle du père. Le nom contre l'idole. » Parmentier et Ricoeur se rejoignent sur le rejet du père- idole ; mon interrogation, elle, n'est pas biblique mais liée à la psychologie des croyant-e-s et des non-croyant-e-s : renoncer à la notion de Dieu-père n'implique pas par exemple une chute dans l'idolâtrie du monde marchand dans lequel nous vivons sous le règne du « objet, objet, viens me combler ». Si je comprends la démarche de Ricoeur, je mets en doute son application et de toute façon je ne le suis pas dans le retour après le degré zéro puisque je préconise le double abandon de Dieu masculin et père. Sans être timoré comme Parmentier, je ne saurais nier les problèmes qu'entraîneront ces abandons. Je vais maintenant aborder cette question.

Hors Dieu-père

En effet si la crainte de l'abandon de la notion de Dieu-père est parfaitement compréhensible, j'entends que le croyant , la croyante dans sa démarche doit traverser sa peur (on aura compris que je n'adhère pas au Dieu consolateur). Un choix est donc à opérer entre la limite d'une compréhension de Dieu qu'apporte la sécurité de repères (c'est le cas de le dire) connus et l'étendue indéfinie d'une appréhension de Dieu au delà du voile tendu par les Eglises. Déchirer ce voile implique le rejet des institutions qui le maintiennent suivi de la plongée dans l'insécurité. Le/la téméraire retrouve alors l' « Hilflosigkeit » que je ne traduis pas comme Laplanche et Pontalis en 1971 par Etat de détresse ni comme l'an dernier Laplanche par le néologisme désaide préférant dérélition. Je dis « retrouve », car cet état d'abandon impliquant une détresse a été vécu dès l'origine par le bébé qui a été rejeté immature du monde intra- utérin sans les moyens d'assumer seul sa survie. Ce besoin de retrouver l'espace intra-utérin peut expliquer le « sentiment océanique » dont parlait Romain Rolland à Sigmund Freud.

Le premier refuge à proximité est la mère auprès de qui l'enfant tentera un retour, attirance que plus ou moins selon les uns et les autres nous garderons toute notre vie à travers les diverses substitutions de l'univers maternel : nos investissements dans les cadres institutionnels prennent souvent racine dans l'illusion de retrouver ce lieu perdu. Qu'en est-il d'une religion qui permet cette illusion ? J'entends qu'en est-il de son aide pour accéder au renoncement ?

La quête de Dieu ne passe-t-elle pas plutôt par la séparation (Mt10,35, Genèse 12,1). Vous me direz que c'est bien là le rôle du père : séparer

l'enfant du risque de retour, de cette attirance parfois sans fin. On pourrait en rester là en croyant aux vertus d'un Dieu-père qui nous sauve de la dépendance. Soit : c'est déjà un pas vite effacé quand on est rattrapé par l'institution enveloppante. Il y a donc une seconde séparation à opérer **C'est à ce point précis que je pose mon interrogation majeure.** Je fais alors mienne la phrase de Maître Eckhart : « Je prie Dieu qu'il me libère de Dieu »

Si celui, celle, qui a parfaitement renoncé au retour à la mère se fixe dans la dépendance au père, le processus de maturation s'est arrêté en chemin.

Freud

Je voudrais à ce stade dire rapidement ma position par rapport aux thèses freudiennes et particulièrement celle développée dans Totem et Tabou. Pris qu'il est dans un surinvestissement de la structure oedipienne, Freud, sensibilisé par sa bonne d'enfant et par l'ambiance viennoise plus que par le judaïsme, interprète la mise en place du religieux par la culpabilité des fils qui las de subir le totalitarisme du père particulièrement posé sur la femme, tuent celui-ci dans le but de parvenir à la possession de celle qui était réservée au tyran, mais la culpabilité les empêche de réaliser la deuxième phase ; ils élèvent alors le mort au rang de divinité, acte produit par le sur-moi. Freud s'est partiellement inspiré du mythe de Cronos qui libère Gaïa sa mère de la tyrannie d'Ouranos : on sait quel fut le prix de cette audace.

L'ennui dans la thèse freudienne est qu'elle cherche à justifier l'Œdipe. Elle est certes recevable mais partiellement ; en outre elle s'applique presque exclusivement au mode judéo-chrétien. La grande lacune dans la recherche freudienne concernant la religion vient du fait qu'en étant absorbé par l'Œdipe, Freud n'a pas mené ses investigations antérieurement, c'est-à-dire au stade de la constitution du moi. L'élément, les éléments narcissiques si importants pour approcher la question de la quête de Dieu, de l'investissement du religieux, font cruellement défaut dans le travail de Freud. Il aura fallu près d'un siècle pour qu'enfin le rapport entre la question de l'origine et l'investissement relationnel avec Dieu soit posé, entre autres par Daniel Sibony.

En fait Dieu-père est reçu tel par certain-e-s alors que d'autres ne se situent que face à son parèdre Marie ou ne se situe que par rapport à l'image matricielle de Dieu.

Ni Dieu - mère ni Dieu - père. Tant que nous parasitons Dieu de nos histoires familiales, nous ne méritons qu'un ersatz de Dieu, un dieu mineur. En restant mineur par nos demandes nous ne pouvons que concevoir un Dieu mineur.

Il faudra peut-être plusieurs générations de psychanalystes pour que l'analysant puisse être enfin entendu dans sa recherche de Dieu quand peu à peu on en aura fini avec Dieu récepteur (réceptacle ?) des demandes infantiles.

Certes les sécurités d'un ordre symbolique en viendront à s'effondrer. Je ne parlerai pas alors de désenchantement ni de changement de paradigme selon un vocabulaire cher à mes collègues de sociologie des religions, mais je privilégie la qualité de la rencontre du manque que seul permet la cure psychanalytique sur le comblement que propose trop souvent la théologie.

En passer par l'Hilflosigkeit, la dérélition, pour atteindre la Gelassenheit, la sérénité... peut-être, mais seulement peut-être sinon je reviens au piège du déni de la vacuité par la maintenance d'un dessein.

(1) Hubert AUQUE : **Dieu, un Père ?** in Actas, XVI congreso Internacional Género y Religión (Masculino-Feminino y Hecho Religioso) Carlos Dominguez, Rafael Briones (eds) Universidad de Granada. Voir site Association d'Etudes Médico-Psychologiques et Religieuses : www.aiempr.org

© AIEMPR.org